

Enfant
de Guernica
Guy Jimenes



L'ENFANT DE GUERNICA

de Guy Jimenes

chez Oskar éditions - Collection Romans-Histoire - 204 pages.

Première parution : 26 avril 2007

Sélection 2008 du Prix du roman historique pour la jeunesse des *Rendez-vous de l'Histoire de Blois*.

Coup de cœur 2008 de la *Revue des livres pour enfants*.

Sélection du Prix des Incorruptibles 2008-2009 pour les classes de 3^{ème} et Seconde.

RÉSUMÉ :

26 avril 1937 : le jeune Emilio voit mourir sa famille dans le bombardement de Guernica. Soixante-dix ans plus tard, Isaura une jeune étudiante madrilène participe à une exhumation près de Burgos. Cette confrontation avec le passé de l'Espagne et la mémoire de la Guerre civile sera l'occasion d'une douloureuse confrontation avec son père devant le *Guernica* de Picasso, dans la nécessité pour elle de connaître le passé et pour lui de l'oublier.

EXTRAIT :

Un premier squelette se trouvait lentement, méticuleusement dégagé. Je pouvais en voir le crâne de face, mâchoire ouverte, qui émergeait peu à peu de la terre ramollie par le grattoir de Micaela puis rendue fine et douce, presque sableuse, par les passages répétés, rapides et précis, de son pinceau brosse. La mort n'avait pas triomphé absolument de la jeunesse de cet homme, qui se notait encore à l'état parfait des dents. Le trou relativement net dans l'os frontal pouvait indiquer que le coup de feu l'avait frappé ici, mais plus probablement l'homme, nuque inclinée, avait été tué d'une balle dans l'occiput qui lui avait traversé la tête. Diego prenait une série de photos, sous des angles divers. Je me trouvais en équilibre précaire au bord de la fosse quand on m'a bousculée, au risque de me faire tomber. Je me suis retournée. C'était un preneur d'images, sans doute un de ces « types de la télé » dont m'avait parlé Tomas au petit déjeuner. Il ne s'est pas excusé, peut-être ne s'était-il même pas rendu compte qu'il m'avait heurtée, tout à l'intensité du moment. J'ai dû lui céder ma place.

- Vous ne pourriez pas dégager un peu la terre à l'intérieur de la bouche ? a-t-il demandé à Micaela.

« Ainsi », ai-je complété mentalement, « l'image sera plus saisissante encore. » Et elle le fut, en effet, je pus m'en assurer sur le petit écran de contrôle de l'appareil, dès que l'archéologue eût obtempéré, un peu à contrecœur, mais comment résister aujourd'hui au « droit à l'information » ?...

Le preneur d'image tournait dans un silence qu'on pouvait attribuer au respect dû au mort, bien sûr, mais pour une bonne part aussi à l'autorité de sa caméra. Et ce fut bien involontairement que je portai atteinte à la qualité de l'instant, à cause d'une circonstance tout à fait incongrue à ce moment précis de l'exhumation : mon portable semit à sonner. Le preneur d'images, qui se trouvait prendre aussi le son avec un gros micro à bonnette assujetti à sa caméra, me jeta un regard noir et, contraint d'interrompre le tournage, étouffa un juron. J'appuyai au plus vite sur la touche d'arrêt du portable pour mettre fin à l'air de Bulería, bulería de David Bisbal en version monophonique. Qui que ce soit qui m'appelait, il ou elle rappellerait ou laisserait un message

Je surpris un regard de Muñoz, façon statue du commandeur. Si bien que, même rendue à mon silence, je préférerais battre en retraite. J'étais morte de honte d'avoir profané cet instant (Bulería !), auprès de ces gens dont je respectais profondément l'engagement. Heureusement, Eugenio m'adressa un petit sourire amical et un poids s'envola de mes épaules. À l'écart de ce groupe dont je voulais partager la conscience humanitaire, je rallumai mon portable pour savoir qui m'avait appelée. C'était ma mère, et la nouvelle que j'entendis alors rendit justice au sentiment lancinant que j'avais éprouvé depuis mon arrivée de n'être pas à ma place.

Ma place était auprès de mon père.

Maman m'avait laissé un message laconique me demandant de la rappeler au plus vite : papa venait d'être hospitalisé à la clinique San Carlos pour un accident cardiaque.

Il y avait un deuxième message, plus court encore :

- Il réclame un jouet d'enfant, une toupie, ça te dit quelque chose ?

CRITIQUES :

« Il fallait une solide expérience du livre jeunesse pour affronter cette année la commémoration des 70 ans du bombardement de Guernica, au pays basque, le 26 avril 1937. Deux orfèvres s'y sont consacrés, avec talent et profondeur. Versant fiction, Guy Jimenes, auteur de dizaines d'ouvrages pour enfants et adolescents, offre chez Oskar Editions un roman subtil et puissant : L'enfant de Guernica. Le bombardement lui-même n'occupe qu'une dizaine de pages, au début du livre. Car la question qu'il pose est celle de la survie. Il la traite à travers la relation la plus universelle pour évoquer la mémoire, la transmission, l'héritage, la relation parent-enfant. Celle du petit Emilio à son père et à sa famille, qui meurent sous les bombes, puis à ses parents adoptifs. Et celle du fils d'Emilio à sa fille, archéologue, plongée en 2006 dans les travaux d'exhumation lancés à Guernica en prélude aux 70 ans de l'événement. C'est un roman gigogne qui mêle les époques et les registres, faisant intervenir aussi la réalisation du tableau Guernica par Picasso puis son transfert à Madrid en 1981. Roman très documenté, qui pullule de références d'abord étourdissantes – il faut s'y repérer – mais qui créent vite un efficace effet de réel. Le jeu entre les époques permet aussi d'offrir de la lumière et de l'espoir, de l'humour et de la tendresse, sur ce thème éminemment délicat. Un roman pour adolescents et jeunes adultes. » (chronique d'Emmanuel Davidenkoff, diffusée le 15 avril 2007 sur France-Info dans l'émission Les enfants des livres sur le thème Guernica)

« Une structure inédite, une documentation précise et complète, une écriture directe, une analyse instructive et passionnante du tableau de Picasso nous dévoilent l'atrocité de ce bombardement. Le secret familial comme fil conducteur de ce roman historique ajoute une note psychologique et interroge le lecteur sur la nécessité de la révélation : Isaura veut tout savoir, alors que sa mère, très heureuse, n'a jamais souhaité connaître le passé de son mari. Vérités historiques, vérités intimes : un livre mémoire à faire connaître, un appel au dialogue. » (Blandine David - critique complète dans Nantes-Livres-jeunes, septembre 2008)

« Un roman remarquable qui fait revivre à travers une fiction bien incarnée cet épisode tragique du bombardement de Guernica par l'aviation fasciste ainsi que les effets, sur les générations suivantes, de l'amnésie décrétée par le régime de Franco. Hommage aux victimes, mais aussi hommage au tableau de Picasso que le récit va nous amener à découvrir à la fin du roman. L'héroïne et narratrice, c'est Isaura, une jeune étudiante en archéologie contemporaine. Elle se porte volontaire sur un chantier d'exhumation des corps jetés, pendant la guerre civile, dans des fosses communes, et elle plonge dans cet épisode sanglant et occulté de l'histoire de son pays. Mais elle explore aussi la mémoire de ses proches, de son père en particulier qui avait fait silence sur les premières années de sa vie. Une quête obstinée et tendre pour ne pas réveiller trop brutalement les vieilles blessures. Des personnages forts et sensibles. Un ton juste. Une écriture qui évite les pièges du lyrisme. » (La Revue des livres pour enfants)

"Ce roman est construit autour de deux époques. 1937 : la journée du bombardement de Guernica nous est racontée par le jeune Emilio, 11 ans, seul rescapé d'une famille de paysans venue faire le marché, recueilli par « le maître » un homme grave et généreux. 2006 : Isaura, la fille d'Emilio, étudiante en archéologie, participe aux exhumations des « fosses du franquisme ». Elle agit à l'insu de ses parents, alertée par le malaise familial et le silence de son père. Elle cherche à comprendre. Qu'a-t-il vécu ? De quel côté était-il ? Son ami Victor met en scène une pièce de théâtre, dont le point de départ n'est autre que la toile de Picasso, Guernica. Il souhaite que le spectateur s'interroge sur la fonction de l'art, qu'Isaura incarne Dora Maar, la muse de l'artiste. Victime d'une crise cardiaque, lourd de souffrances tues, Emilio se décide enfin à parler à sa fille.

Voilà un très beau livre, qui montre que les déchirures de l'histoire ne sont pas simples à réparer et que la mémoire se transmet de multiples façons, par la parole comme par l'art. L'émotion perce à chaque page, mais aussi la joie de vivre et de s'aimer." (critique de Michelle Brillatz dans Livres-jeunes, septembre 2007)

Note d'intention de l'auteur :

« L'enfant de Guernica se présente en quatre parties. La première à elle seule suffirait à justifier le titre puisque elle évoque le bombardement de Guernica du point de vue d'un enfant de neuf ans. Il voit mourir toute sa famille. Quand cette partie s'achève, l'enfant est recueilli par un couple.

Dès la deuxième partie, on est propulsé fin 2006 à Madrid. Isaura, une jeune femme étudiante en archéologie, et investie à ce titre dans l'ARMH (l'Association pour la réhabilitation de la mémoire historique), s'apprête à se rendre dans la région de Burgos pour participer à l'exhumation programmée de trois jeunes gens exécutés en 1936. Parallèlement, Isaura s'interroge sur le passé de son père. Elle ne sait pratiquement rien de lui. Il avait près de soixante ans quand il épousa sa mère. Il a mené une carrière d'obscur fonctionnaire de l'administration franquiste et jamais devant elle il n'a évoqué sa jeunesse pendant la guerre civile.

Dans cette partie, le lecteur peut assez vite, malgré la différence de nom, identifier cet homme comme étant l'enfant de la première partie, l'enfant survivant de Guernica. Le suspense mis en œuvre l'est davantage autour de la confrontation annoncée entre cette jeune femme et ce père vieillissant, malade, et de la façon dont il va ou non révéler ce passé à sa fille.

La troisième partie est celle de cette confrontation, mais le tableau de Picasso s'y impose presque comme un protagoniste, le dialogue du père et de la fille se prolongeant encore devant le Guernica, qui amènera une nouvelle révélation, lors de la dernière et brève quatrième partie, donnant cette fois, je le crois, tout son sens au silence du père.

Voilà quel type de présentation je pouvais faire, sans trop en dire pour ne pas déflorer le livre.

Bien que mon nom soit d'origine espagnole, la Guerre d'Espagne est pour moi un sujet extérieur, je n'y ai pas d'implication familiale. Mes parents, mes grands-parents sont nés en Algérie, plus précisément en Oranie où l'on trouvait beaucoup d'Espagnols d'origine. Ce qui touche à l'Espagne, à son histoire, à sa culture, m'a toujours intéressé et interrogé. Je me rends assez souvent là-bas, j'y ai quelques amis. J'ai pu constater que le sujet de la guerre civile n'est pas ou très peu abordé par les générations anciennes.

De plus, s'agissant de la Guerre civile, le retentissement en est universel, et un événement comme le bombardement de Guernica fait partie des grands repères historiques de mon adolescence quand j'ai commencé à prendre conscience du fait politique...

Pendant je connaissais très mal le sujet, mais l'idée d'avoir à me documenter pour écrire sur Guernica m'a tout de suite tenté et j'ai dit oui à Bertil Hessel, directeur d'Oskar éditions, qui m'en a fait la proposition.

C'était en juin ou juillet 2006 et j'ai commencé à réfléchir au roman, mais pas trop, repoussant le travail à la rentrée de septembre. J'ai assez vite su que je n'écrirais pas un roman exclusivement autour du bombardement, dont au fond on sait assez peu de choses établies avec certitude. J'avais envie d'élargir à la Guerre d'Espagne et encore plus à sa mémoire dans la société espagnole d'aujourd'hui. Quant au tableau de Picasso, il me semblait impératif qu'il joue un rôle dans le roman, mais je ne voyais pas bien comment.

Pour des contraintes éditoriales, il fallait donner à Bertil Hessel une idée du livre. Je lui ai écrit en quelques phrases un projet qui tournait autour d'une rencontre ("improbable" comme on dit dans les magazines branchés) devant le Guernica de Picasso entre la fille ou la petite-fille d'une victime et le fils ou petit-fils d'un des aviateurs allemands responsables du bombardement. Je dois dire que j'en frémis aujourd'hui rétrospectivement...

Il fallait que le texte soit livré fin janvier 2007. Je me suis d'abord plongé dans la documentation historique et c'était passionnant. Mais redoutable car plus j'en apprenais et plus j'avais envie d'en connaître. Et ce n'est que mi-décembre, dans un état assez proche de la panique, que j'ai véritablement commencé à écrire, ce qui ne veut pas seulement dire rédiger mais aussi concevoir des personnages et une intrigue romanesque. En réalité, je me suis fait peur. Tout le temps (trois bons mois) passé à lire et à prendre des notes avait été celui de la maturation, de l'élaboration sans en avoir bien conscience de la matière romanesque. Et l'écriture même a été relativement rapide, bien que très intense, avec seulement quelques jours de repos au moment des fêtes. J'ai aussi choisi de passer cinq jours à Madrid au tout début de l'année. Je me suis rendu à la Bibliothèque nationale où j'ai consulté des livres réunissant des témoignages de survivants évoquant le bombardement de Guernica. J'ai aussi repéré des lieux et des moments de vie qui m'ont été utiles pour mieux caractériser mes personnages et leur donner consistance. Évidemment, je me suis rendu au musée Reina Sofia pour y visiter le Guernica. Une grande partie du bagage du roman (et particulièrement sa fin) s'est déterminé là, dans ces quelques jours.

Je voudrais revenir sur l'Algérie que j'ai évacuée un peu vite et qui a joué un rôle dans l'écriture de L'enfant de Guernica, pas tant du fait de mon origine espagnole que du fait de la guerre.

Depuis mon adolescence, je m'interroge sur le conflit algérien et la façon dont la société l'appréhende à différents moments, ce qu'on peut en dire, ce qu'on en a dit, ce qu'on en fait.

Plus largement, je trouve passionnante mais terrible la façon dont les individus sont confrontés à l'Histoire à des moments de leur vie. Pour les sociétés : comment établit-on cette histoire ? comment rend-on justice aux uns et aux autres ? Pour les individus : comment vivre avec ce

passé ? C'est aussi, bien entendu, le problème de la mémoire, des mémoires je préfère dire, parfois manipulées et qui souvent s'opposent.

Toutes ces questions sont tout à fait passionnantes. Et en tant que romancier, auteur de fiction, il m'arrive de me les approprier, me mêlant de ce qui ne me regarde pas ou pas directement : la guerre d'Espagne, la question de l'ETA dans un livre pour la jeunesse, ou celle de la dictature militaire dans un pays d'Amérique latine... Non pas que je me sente romancier historique, vraiment. Mais je m'appuie sur l'histoire pour parler des conflits. Les arrière-plans historiques sont les révélateurs d'une certaine vérité humaine, que nous tentons tous de cerner et si possible de comprendre.

Les écueils sont bien sûr nombreux s'agissant de mêler fiction et Histoire. On connaît les deux principaux : celui d'écraser le roman sous la documentation et, à l'inverse, celui d'emporter l'intrigue vers trop d'extrapolation ou invraisemblance non conforme à la vérité historique. Encore que la "vérité historique" reste une notion à prendre avec précautions.

Il appartient aux lecteurs d'en juger mais je me suis senti pour ma part en équilibre dans cette écriture. En réalité, le roman l'emportait chaque fois, je veux dire que mes personnages m'entraînaient vers des zones auxquelles je n'avais pas pensé, vers des actions, des comportements que je n'avais pas toujours prémédités. Cet aller-retour constant entre cette matière qu'à la fois on manipule et qui vous oblige est pour moi ce qui fait le sel de l'écriture. Dans ce cas, le cadre historique, documenté, ne constitue pas un obstacle, au contraire, mais porte le roman, lui confère un effet de réalisme.

Tout cela pour vous dire que je me suis d'autant plus impliqué dans ma fiction que ma documentation était rigoureuse, m'ouvrant (ce qui peut sembler paradoxal) un grand espace de liberté.

Pour conclure, et tenter de répondre à la question "Comment parler de la guerre civile espagnole ?", je dirai qu'il y a sans doute bien des façons, mais que s'il fallait le résumer en une formule pointant l'essentiel : en étant fidèle à soi-même.

(octobre 2007)